

comprend pas ; il ne sait ce qu'on veut de lui, et il se défend.

J'avais acheté un jeune cheval que je voulais dresser : j'étais jeune alors. Le cheval étant sellé pour la première fois, j'étais monté dessus, et il refusait d'avancer. Après quelque temps de lutte, j'attendais s'il ne se déciderait pas à marcher, lorsqu'un charretier passant près de là cria *Hue !* en faisant claquer son fouet, et à ce langage qu'il comprenait, mon cheval partit. Je recevais là une leçon que je n'ai pas oubliée.

Voici encore un fait qui m'est personnel, dont j'ai tiré plus d'une conséquence instructive, et qui pourra aussi servir au jeunes gens qui me liront.

En 1815, pendant les Cent jours, j'étais à Metz aide de camp d'un général qui se préparait à entrer en campagne, et qui avait peine à trouver les chevaux dont il avait besoin. Il me chargeait de monter et d'essayer ceux que lui présentaient journellement les fournisseurs. On lui avait amené un joli cheval du Mecklembourg ; je l'avais monté plusieurs fois, et j'en avais été très-content. Un matin, de bonne heure, j'arrivai à l'écurie pour le monter de nouveau, on me dit qu'il était à la forge, et je ne m'en occupai pas davantage. La journée presque entière se passa à le ferrer, et on y parvint que par l'emploi des moyens les plus violents. Le lendemain je trouvais le cheval rétif. Je montais assez bien à cheval ; j'étais solide et je n'avais pas peur ; mais je ne possédais pas le talent nécessaire pour tirer parti d'un semblable cheval, impressionnable, énergique, et qui avait déjà été gâté par de mauvais traitements. Il se dressait pres-droit contre le mur de l'écurie, dont il ne voulait pas s'éloigner ; il ruait à sortir la queue de la croupière. J'avais peine à lui faire traverser en une demi-heure une place large d'environ 100 mètres, et encore faisait-il à reculons une grande partie du trajet. Enfin, après deux ou trois semaines de peines inutiles de ma part, mon général, qui ne l'avait jamais monté, y renonça à regret et l'échangea pour un autre. Ce cheval passa alors à M. Raindre, major d'artillerie, depuis général, et aujourd'hui président du comice agricole Montmédy (Meuse). M. Raindre sut en tirer parti, et a fait avec lui la campagne de 1815.

Mais ce qu'il y eut pour moi de remarquable, c'est qu'un jour, ayant été avec un camarade faire une visite à deux lieues de la ville, on nous invita à déjeuner ; nous bûmes de ce très-bon, mais perfide vin de 1811, connu sous le nom de *vin de la comète* ; de sorte que, en remontant à cheval, nous étions ce qu'on appelle gris. Mon cheval alors n'était plus rétif, il était au contraire d'une docilité et d'une obéissance parfaites. S'é-

oignant en avant ou en arrière de l'autre cheval ; franchissant les fossés au bord du chemin ; il n'y avait rien que je ne pusse demander et obtenir de lui sans résistance. De sang-froid je n'avais pas peur de mon cheval : mais ce jour-là, il y avait sans doute en moi une surexcitation qui agissait sur lui et le subjuguait.

C'est par quelque chose d'analogue que certains hommes inspirent à la foule le respect et l'obéissance, que d'autres exercent sur les animaux un empire que peut-être il exerceraient sur leurs semblables dans une position sociale qui leur serait favorable. C'est encore par des faits semblables qu'on comprend la puissance du courage. L'énergie et la force que donnent les passions, et qu'on conçoit que dans toutes les luttes celui qui a peur est d'avance à moitié battu.

Si le courage est naturel à certains individus, l'habitude peut aussi le donner à d'autres. On voit des piqueurs, des palefreniers, particulièrement chez les marchands de chevaux, des garçons d'écurie dans les auberges, auxquels l'habitude de vivre au milieu des chevaux inspire une complète sécurité. Le calme, la tranquillité, avec lesquels ils agissent suffisent souvent pour les mettre à l'abri de dangers dont d'autres pourraient être victimes.

Souvent des jeunes gens qui manquent d'expérience provoquent, avec leur cheval, des luttes dont ils ne sortent pas toujours victorieux. Plus un cheval a de vigueur et d'énergie, plus on court risque de le gâter en s'y prenant ainsi. Il y a quelques habiles écuyers qui se rendent maîtres d'un cheval la première fois qu'ils le montent, auxquels bien peu de chevaux résistent ; mais ce sont des talents si exceptionnels qu'on ne doit pas chercher à les imiter. Il faut habituer progressivement le jeune cheval à être monté ; on ne lui demande d'abord rien que marcher droit devant lui et de tourner au besoin à droite et à gauche. Successivement, et à mesure qu'on voit qu'il comprend ce qu'on exige de lui, on lui demande davantage. Il vaut beaucoup mieux prévenir la résistance que d'avoir à la vaincre. Toutes les résistances des chevaux viennent toujours par la faute des cavaliers ; et *il ne faut demander que ce qu'on est sûr de pouvoir obtenir.* Un jeune cheval qu'on tire de la charrue pour en faire un cheval de selle, n'est ordinairement pas difficile dans les commencements ; mais lorsque muins de travail et une meilleure nourriture ont développé sa vigueur, lorsque son éducation est déjà assez avancée pour qu'on puisse lui mettre une bride et faire usage des éperons, c'est alors que, sentant sa force, il essaye souvent de se soustraire à la contrainte qui lui est imposée, et c'est alors aussi qu'un solide et

hardi cavalier trouve du plaisir à lutter et, sans violence comme sans colère, à réduire à l'obéissance ce fier animal, que Buffon dit avec raison une des plus belles conquêtes de l'homme.

Comment l'intelligence du cheval résisterait-elle aux traitements qu'on lui inflige en suite de son esclavage ? A peine est-il né qu'on l'attache ; trop souvent il ne connaît l'homme que par les mauvais traitements qu'il en reçoit avant même que ses forces soient développées, il est soumis à un travail pénible, et si quelques-uns ont une condition assez douce, la plupart sont avilis par la brutalité de leurs conducteurs. « On peut observer que l'intelligence du cheval ne se développe en bonté et en méchanceté que par suite des traitements qu'il éprouve »

Le cheval possède à un haut degré la mémoire des faits et des lieux ; il est susceptible d'affection et de haine, il est reconnaissant des bons traitements, il se venge parfois des mauvais. Il a l'odorat et l'ouïe d'une finesse remarquable. Relativement à ses besoins, la nature l'a aussi bien partagé du côté de l'instinct qu'aucun autre animal ; avec ces qualités, que lui manque-t-il pour ne pas lui accorder l'intelligence ?

Le cheval est susceptible d'apprendre tout ce qu'on veut lui enseigner, si on sait prendre pour cela les moyens convenables. On voit des chevaux se mettre à genoux, se coucher au commandement de leur maître, faire le mort, rapporter, faire à peu près tout ce que peut faire un chien bien dressé. Non-seulement le cheval du Bédouin, mais aussi le cheval de maint paysan ivre, lorsque son maître est tombé, s'arrête et reste près de lui. Celui qui sert de monture au chasseur en plaine, s'arrête lorsque le chien arrête, et reste immobile jusqu'à ce que le chasseur ait tiré. Ne voyons-nous pas tous les jours les chevaux de trait obéir à la parole et au geste du charretier ; le cheval du cultivateur menant la charrue ou la herse, appuyant, tournant à droite ou à gauche, à la voix de son conducteur ? Beaucoup de chevaux de voiture savent la place qu'ils doivent occuper dans l'attelage, et si rendent d'eux-mêmes en sortant de l'écurie. Un cheval de soldat, à moins qu'il ne soit accablé de fatigue et de sommeil, ne laisse pas surprendre son cavalier en vedette. Les vieux chevaux de troupe comprennent les commandements, et exécutent les manœuvres, souvent sans que les cavaliers y soient pour rien. Cela se voit tous les jours quand un conscrit monte un vieux cheval.

Je pourrais citer beaucoup de faits prouvant l'instinct et l'intelligence des chevaux : comme ils retrouvent, après un long temps, un chemin qu'ils n'ont parcouru qu'une fois ; comme ils reconnaissent les endroits